Document generated on 07/12/2025 3:43 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Bande dessinée et beau livre

François Cloutier, Virginie Fournier and Emmanuel Simard

Number 170, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88233ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cloutier, F., Fournier, V. & Simard, E. (2018). Review of [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (170), 54–66.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Yves contre-attaque

François Cloutier

Le patron de la maison d'édition Pow Pow, Luc Bossé, empoigne à nouveau ses crayons et, sur un nouveau scénario d'Alexandre Simard, ramène Yves à la vie.

Le précédent tome, *Yves, roi de la cruise,* a été l'un des premiers albums parus chez Pow Pow. Antihéros par excellence, Yves n'a jamais eu la drague facile, d'autant plus qu'il peut compter sur son ami Michel pour lui rappeler son manque d'assurance en la matière. Huit ans après la parution du premier volume, Yves est de retour. Est-ce que la drague et la vie en général sont devenues plus simples ? Les choses ont changé, certes. Mais peut-être pas pour le mieux.

Yves tombeur de ces dames

Le personnage imaginé par Alexandre Simard et Luc Bossé demeure le cliché du gars débonnaire qui subit sa vie plutôt que de la vivre. Son t-shirt « Procrastinators : leaders of tomorrow » annonce bien ce qu'il est. Cependant, les auteurs arrivent à le rendre sympathique et attachant ; il a des défauts mais les dilemmes qui le préoccupent l'humanisent. En couple avec Danielle, Yves semble attirer les filles plus qu'il ne l'avait jamais fait auparavant. De Virginie qu'il croise à un arrêt d'autobus à la serveuse DJ du restaurant Dame Tartine en passant par une voisine qu'il n'avait jamais croisée, le destin le drague presque sans retenue. À l'une de leurs nombreuses rencontres fortuites, cette dernière le séduit ouvertement et le taquine en lui rappelant à quel point sa vie doit être ennuyante lorsqu'il regarde la série *Virginie* avec sa compagne le soir. Yves ne cède pas, en tout cas pour le moment, tentant tant bien que mal de trouver un sens à tout ce qui lui arrive.

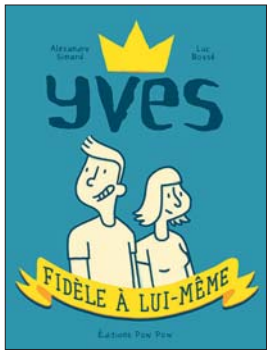
La fragilité du personnage et son constant besoin d'approbation sautent aux yeux. La sympathie que l'on éprouve pour Yves vient de ces moments où les auteurs laissent filtrer l'humanité de leur héros.

Le dessin de Luc Bossé est la simplicité même, les personnages sont presque toujours montrés à partir de la taille et les décors sont minimalistes. C'est dans le découpage de ses cases que le dessinateur réussit à faire passer les émotions ou les malaises de chacun. Il n'hésite pas à reprendre plusieurs fois les mêmes cases sur plusieurs planches. Ainsi, lorsque Yves et Michel déjeunent ensemble et qu'arrive la jolie serveuse croisée plus tôt dans le livre, l'échange qu'elle a avec le héros à ce moment laisse deviner la gêne qui plane, mais annonce surtout celle qui perdurera quand Yves avouera à son ami que Danielle ne veut pas l'inviter à leur pendaison de crémaillère. Certaines cases ne contiennent aucun phylactère, l'embarras occupe tout l'espace. La culpabilité d'Yves le forcera à accepter d'accompagner Michel à une prochaine sortie de drague. Le pauvre diable est en peine d'amour depuis que Julie l'a quitté à la suite d'une autre de ses infidélités. Chassez le naturel, il revient au galop.

Fin cahoteuse

Le reste de l'histoire tombe davantage dans le cliché. Michel surgit à la pendaison de crémaillère et s'emberlificote dans une discussion d'ivrogne avec Julie, invitée à la soirée. Ces planches n'apportent pas grand-chose à un album déjà touffu. Heureusement, certains passages ajoutent à la complexité des personnages, pensons ici au moment où Yves demande la permission à Danielle de sortir dans un bar avec Michel. On a l'impression de voir un enfant tenter de convaincre sa mère de sortir avec ses amis. La fragilité du personnage et son constant besoin d'approbation sautent aux yeux. La sympathie que l'on éprouve pour Yves vient de ces moments où les auteurs laissent filtrer l'humanité de leur héros.

Puis, Danielle lance à Yves l'idée d'avoir un bébé. Ce dernier, fidèle à lui-même, comme l'annonce le titre de l'album, préfère fuir et sombrer dans la facilité au lieu de partager ses appréhensions avec son amoureuse. Ce qui nous amène à constater qu'il est dommage que les personnages féminins soient campés dans des rôles préétablis, il aurait été intéressant de les sentir plus incarnés. Danielle en est le meilleur exemple, on se demande bien comment Yves a pu tomber amoureux de quelqu'un de si contrôlant et, surtout, de si ennuyant. Ceci dit, malgré ces quelques bémols, *Yves, fidèle à lui-même* reste une lecture fort agréable, qui aurait pu gagner en intérêt si on en avait retranché une centaine de pages.◆



☆☆
Luc Bossé et Alexandre Simard
Yves, fidèle à lui-même
Montréal, Pow Pow
2018, 222 p., 24,95 $

De durs mots

François Cloutier

Les secrets de famille sont une source intarissable pour les créateurs. Le roman graphique *Le dernier mot* en explore une branche inexploitée : l'analphabétisme.

Les deux auteures, Caroline Roy-Element au scénario et Mathilde Cinq-Mars au dessin, offrent au lecteur un très bel album. La maison d'édition Mécanique Générale a eu encore une fois la main heureuse dans son choix éditorial. Ses publications, fort différentes les unes des autres, pensons à *La vie d'artiste* de Catherine Ocelot ou au *Meilleur a été découvert loin d'ici* de Mélodie Vachon Boucher, créent une cohérence par leur sensibilité et leur beauté. Signalons au passage l'espace de liberté donné aux nouvelles auteures et dessinatrices.

Triste anniversaire

Toute la famille est réunie pour célébrer le quatre-vingt-deuxième anniversaire du grand-père. Les sept enfants de l'octogénaire sont rassemblés pour l'occasion. Les grands-parents peuvent être fiers de leur progéniture, ils sont devenus avocate, auteur-compositeur, professeur de français, comédienne, orthophoniste, traductrice et journaliste. On souligne à traits gras ici le fait que tous ont une profession en lien avec les mots et la langue. Les huit petits-enfants qui assistent à la célébration, dont la narratrice, sont tout aussi éduqués et cultivés. Or, pendant ce souper, pour une raison que le lecteur ne connaîtra jamais, toute la descendance apprend que le grand-père ne sait pas lire. Consternation à table, la grand-mère tente d'apaiser les esprits, mais rien n'y fait, la surprise est totale. Et dérangeante. Comment un homme qui a gagné sa vie comme lettreur pour la Iron Ore de Sept-Îles, recopiant donc des milliers de phrases et de mots, a-t-il pu cacher ce secret pendant toutes ces années ?

Caroline Roy-Element a le sens de la formulation, les émotions que vivent les personnages sont bien rendues.

Le lecteur arrive dans l'histoire après que le pot aux roses a été divulgué. Par qui ? Comment ? Nous ne le saurons jamais. Après le choc initial des enfants, interrompu par un coup de poing du patriarche sur l'accoudoir de sa chaise, le malaise s'installe à table. Puis, un à un, chacun réagit à la nouvelle. Cette partie de l'album est d'ailleurs fort réussie, Caroline Roy-Element a le sens de la formulation, les émotions que vivent les personnages à ce moment sont bien rendues. Alors que tous tentent de meubler maladroitement le silence inconfortable, la narratrice pense :

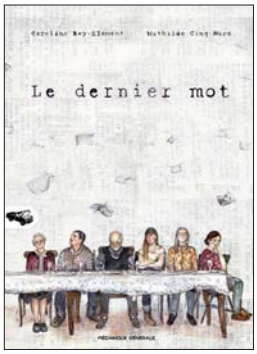
> *Mon grand-père restait muet. Peut-être avait-il décidé de se débarrasser définitivement de sa langue. Peut-être avait-il attendu d'avoir tout dit avant de révéler son secret pour pouvoir enfin se taire à jamais. L'embarras au menu, mon appétit était à plat.*

Tout au long de l'interminable repas, elle ne cesse de ressasser ses souvenirs, le nombre incalculable de fois où elle a lu une carte que son grand-père lui avait envoyée ou encore les moments où elle l'a vu « lire » le journal installé confortablement dans son fauteuil. Ces interrogations forment la partie la plus touchante de l'album, l'anecdotique se transformant en intime. Les illustrations de Mathilde Cinq-Mars sont particulièrement réussies dans ces pages, son dessin devient plus poétique, il semble littéralement s'envoler. Les visages de ses personnages aux joues roses expriment à la fois le malaise, la déception et le questionnement.

Onirisme superflu

Après avoir appris la nouvelle, la mère de la narratrice est complètement outrée de l'analphabétisme de son père. Elle se sent trahie par cet homme à qui elle offrait des livres chaque année. La différence entre les réactions de la mère et de la fille donnent un souffle intéressant au récit. Or, quand la première quitte, frustrée, la maison, le lecteur a aussi l'impression qu'il perd quelque chose. Les autres personnages ne sont que figurants dans cette histoire. Même la grand-mère, qui pourtant se trouve à l'épicentre de ce tremblement de terre, ne semble pas troublée par les réactions et commentaires de ses enfants et petits-enfants. Outre la narratrice, le personnage le plus convaincant reste le grand-père. Celui-ci n'a pas besoin de parler tant est forte la façon qu'a la dessinatrice de le montrer. Je pense entre autres à ce dessin où il est représenté recroquevillé derrière un immense verre de vin alors qu'explose le « scandale » autour de lui.

Malheureusement, la suite de l'album s'enlise dans une séquence onirique qui, bien qu'esthétiquement superbe, appuie fortement sur des sentiments de culpabilité déjà exprimés dans la première partie. La verve de l'auteure s'étiole. Cette vingtaine de pages illustrant un rêve de la narratrice fait de blanc, de mots épars et de vents violents cherche trop à émouvoir le lecteur par sa poésie préfabriquée. Dommage de terminer ainsi un album qui, dans son propos et ses dessins, s'avère tout de même fort original.◆



☆☆☆
Catherine Roy-Element
et Mathilde Cinq-Mars
Le dernier mot
Montréal, Mécanique générale
2017, 172 p., 29,95 $

Une force verbomotrice

Virginie Fournier

Si l'existentialisme anthropomorphique constituait un courant littéraire au Québec, Catherine Ocelot en serait certainement la figure de proue. Regard sur son dernier album, *La vie d'artiste*.

Dans une démarche autobiographique aux accents oniriques, *La vie d'artiste* de Catherine Ocelot alterne discussions avec différents artistes et épisodes de son quotidien. Son dernier album pousse à une réflexion sur la posture de l'artiste et ses préoccupations. Comment se conjuguent vie domestique et pratique artistique ? Quelles sont les conditions de la réussite en art ? Quelles pressions pèsent sur les épaules des créateurs, des joyaux nationaux à carrière florissante aux incompris déplumés ?

Le dialogue animalier, forme privilégiée par Catherine Ocelot

On retrouve dans *La vie d'artiste* ce jeu avec l'entrevue développé dans son précédent album (*Talk-Show,* 2016), où un ours polaire animait une émission quotidienne malgré l'omniprésence de problèmes communicationnels postmodernes. Au fil de dialogues-fleuves, des personnages (à moitié oiseaux dans *La vie d'artiste*) tentent d'extraire de leurs réflexions une forme de logique, une solution peut-être. L'impossibilité d'une telle réponse est pourtant mise de l'avant ; le dialogue prisé par Catherine Ocelot circonscrit cette impossibilité. Jamais univoques, en constante oscillation, les narrateurs fouillent leur propre insécurité. Les scènes laissent transparaître une touche d'ironie et présentent l'alter ego de l'autrice submergée par le débit verbal de ses interlocuteurs.

À retenir, non seulement la justesse de la réflexion de l'autrice sur ce qu'implique la vie d'artiste, mais surtout son aisance à l'amalgamer avec une belle folie dans son dessin, une harmonie visuelle qui happe à la lecture.

Aux scènes d'entrevue s'additionnent des métaphores visuelles réussies, imbriquées au parcours autobiographique de l'autrice. La baignade, l'ascension, la nature foisonnante, les lieux de rencontre et les jeux de luminosité créent une unité visuelle à laquelle on s'attarde et qui contraste avec l'accumulation de phylactères des séquences dialoguées. La beauté fragile des moments mère-fille se développe ainsi en filigrane des interrogations de la protagoniste qui s'interroge sur sa démarche artistique.

S'approprier les lieux communs

Le sentiment d'une perte de contrôle dans le processus créateur, auquel s'entremêlent la peur de l'échec et les affres de la réussite, sont autant de préoccupations qui traversent les discussions des personnages. Dès le premier dialogue avec l'artiste Natacha Clitandre, les vertiges propres à la création atteignent la protagoniste. Tout en grimpant à un arbre, les deux amies discutent de leurs projets artistiques ; Natacha se meut avec aisance jusqu'au sommet, alors que Catherine peine à maintenir le rythme et finit par perdre pied. Étalée en double-page, à travers les herbes hautes et les fourmis envahissantes, elle perd quelques plumes. Un peu plus loin, le témoignage de Micheline Lanctôt, qui revient sur ses combats, laisse transparaître certaines frustrations que vivent les mères qui choisissent d'embrasser la carrière d'artiste. Les conseils pour garder la tête hors de l'eau peuvent bien pleuvoir sur Catherine, elle demeure hésitante à plonger comme l'enjoint la cinéaste.

Catherine Ocelot revisite ainsi plusieurs figures de langage, s'appropriant dans son dessin des expressions valises (atteindre des sommets, plonger tête première) pour décrire sa propre expérience. L'humour qui sous-tend les réflexions de l'autrice permet de les énoncer sans lourdeur ou prétention. La discussion avec Julie Delporte et Daphnée B. qui décrivent leur rapport à l'autofiction, mais surtout leurs remparts contre les préjugés qui entourent leur pratique, en constitue un bon exemple. Les souliers à talons s'envolent, mais les conseils restent : « Tu as le droit d'exister Catherine. »

L'honnêteté dans la démarche autobiographique, mais également l'affirmation d'un imaginaire décomplexé façonnent la signature de Catherine Ocelot. À retenir, non seulement la justesse de la réflexion de l'autrice sur ce qu'implique la vie d'artiste, mais surtout son aisance à l'amalgamer avec une belle folie dans son dessin, une harmonie visuelle qui happe à la lecture.◆

☆☆☆☆
Catherine Ocelot
La vie d'artiste
Montréal, Mécanique Générale
2018, 208 p., 29,95 $

Ancres et récifs

Emmanuel Simard

Le deuxième ouvrage de Charles-Frédérick Ouellet appelle un pays crépusculaire dont le naufrage de ses habitants est inéluctable.

Après avoir parcouru Mumbai (Bombay) et l'avoir immortalisée dans un premier livre enveloppé d'une brume ténébreuse titré simplement *Sillages* – dont le tirage, dit-on, aurait été entièrement détruit par l'insatisfait photographe –, Charles-Frédérick Ouellet revient quatre ans plus tard sous l'enseigne des Éditions du Renard avec *Le naufrage*. Passant de *Sillages*, récit d'atmosphère où la réalité et la fiction se côtoyaient, Ouellet propose maintenant d'explorer le Québec, plus précisément le fleuve Saint-Laurent des pêcheurs dans ce « projet d'investigation photographique, se situant à la frontière des approches documentaire et poétique ».

Dérives

Sur la couverture, aucune indication, ni titre, ni nom ; ne surgit qu'une mouette au plumage d'un blanc presque virginal qui, ailes déployées, plane dans le tiers supérieur. La quatrième de couverture revêt le même noir abyssal qui donne au livre une aura énigmatique ; au bas, le nom de l'éditeur, comme on retrouvera sur le dos, accentué par de légères dorures, le nom du photographe et le titre en lettres capitales.

Les pages de garde, comme certains livres anciens, sont marbrées ; différentes teintes de bleu, du blanc et des touches de jaune forment des motifs qui imitent les courants de la mer et les vicissitudes que les marins peuvent y trouver. Tout l'ouvrage du reste est construit dans une tentative de se « réapproprie[r] les codes graphiques du livre ancien et du manuel de navigation historique ». Dans ce parti pris, il y avait le risque pour celui qui éprouve « le désir de parler de notre histoire, de nos origines, de la force des éléments », de s'enliser dans une fétichisation du passé et de n'en tirer finalement qu'un faux livre ancien aux accents folkloriques. Tout de même, on arrive difficilement à comprendre la nécessité d'un tel choix. Cependant, le travail de Charles-Frédérick Ouellet, qui rappelle à certains égards celui du photographe français et membre de l'agence Magnum Jean Gaumy, brouille et réinterprète, par sa photo granulée et vaporeuse, les codes du reportage photo traditionnel et produit un livre en continuité avec son premier opus, poursuivant ainsi la veine du récit d'atmosphère.

Malgré cela, il est bien décevant d'admettre que l'ouvrage est en partie raté ; l'objet manque de raffinement dans le choix de ses matériaux et révèle de légères anomalies de mise en pages. La reliure demi-toile, malheureusement, s'effiloche et le choix du format ne rend pas justice à l'ampleur du projet photographique de Ouellet. Mais si la qualité d'un tel livre devrait être primordiale et indiscutable, je ne voudrais pas me limiter à le juger ce livre à travers le prisme de la technique. Il paraît évident, selon moi, que l'enjeu de cet ouvrage est ailleurs.

L'appel du pays

Périples effectués entre 2010 et 2016, *Le naufrage* s'ouvre sur plusieurs photographies de rochers, âpres et foncés, voilés de neige et de glace. Comme si d'emblée, pour comprendre la beauté rustique du geste des pêcheurs et de leur constante tension avec les éléments, s'amarrer à la langue rude et ciselée des pierres s'avérait fondamental. Ensuite, le fleuve se présente à nous ; la mer s'ouvre et sur cette mer, la houle, la furie que l'on pourrait reconnaître dans les toiles ensauvagées du peintre anglais William Turner. Plus sombre que ce dernier, sans sa divine lumière, l'ensemble, habité par un éclat dramaturgique crépusculaire, est ensorcelant. Son approche documentaire quant à elle est sobre et mesurée, à distance de son sujet, sans devenir clinique.

Le photographe est présent toutefois, à la dérobée, comme on vole un secret qu'on ne peut dissoudre. Dans cette nature à bout de nerfs, empreinte d'une violence toute romantique, Ouellet s'efforce de faire naître notre pays, son histoire et les grandes lignées qui naissent et perdurent dans le verbe de ses pierres, de sa terre et de son fleuve. Mais ce verbe achoppe sans cesse dans le palais. Fabien Cloutier, qui signe en fin d'ouvrage un poème, tente bien de dompter ce naufrage et, sans remettre en cause sa sincérité, le texte, tricoté de gauches métaphores, peine à tenir le navire à flot.

Le naufrage est, on le devine, imminent, la lecture en devient dès lors trop dirigée. Ouellet a le franc désir de célébrer nos origines, mais ne nous présente que des fils déchus d'une race surhumaine aux aspects fantomatiques. Bien sûr, il souhaite ne pas les voir disparaître, ces hommes. Eux, en revanche, ont semble-t-il une idée assez nette de ce qu'ils deviendront. En témoigne l'éloquent regard du pêcheur de la page 85. Ou encore les combats – perdus d'avance – de ces corps tendus, flous, se confondant presque avec le paysage. En concluant avec de ténébreux nuages, on ne fait qu'amplifier l'idée que les éléments auront toujours le dernier mot. Prémonition ? L'investigation alors souhaitée par l'artiste devient récit et c'est peut-être là le seul intérêt du livre.◆

☆☆
Charles-Frédérick Ouellet
Le naufrage
Montréal, Éditions du Renard
2017, 108 p., 55 $

Saisons mortes

Emmanuel Simard

Avec cette publication, la Galerie de l'UQAM peine à susciter en nous une réelle passion pour le travail d'une artiste pourtant incontournable.

Lors de caniculaires journées d'été, l'éclair parfois se montre. Sans pour autant fendre les nuages dont l'eau rafraîchirait le paysage, ce type d'éclair foudroie un bref instant l'œil, lui donne un peu de lumière, mais ne nous libère en rien de la chaleur suffocante des jours. C'est à ce phénomène que je pense lorsque, ouvert sur ma table de travail, *Trajectoires resplendissantes* – catalogue de l'exposition ayant eu lieu à la galerie de l'UQAM au tout début de l'année 2017 – me donne à voir l'œuvre et le parcours d'une doyenne de l'art québécois, Françoise Sullivan.

L'espace livre

Claires et grandes sont les intentions de la Galerie de l'UQAM et de sa commissaire, Louise Déry, qui, sans jouer la carte de la rétrospective, tentent dans ce commissariat d'assembler-rassembler le travail d'une artiste qui « nous convie à cette relation vitale entre l'œuvre, la mémoire et le monde qui nous entoure » selon le site internet du distributeur (abcartbookscanada.com). Pourtant, si la réputation de l'artiste presque centenaire et de la doctoresse nourrit l'admiration et l'enthousiasme, l'objet ne repaît en rien son lecteur. Il renforce plutôt notre doute quant à l'intérêt d'un tel projet, car si « l'exposition est une mise au présent » (Louise Déry), qu'en est-il du catalogue ou de la monographie qui l'accompagnent ? Doivent-ils représenter un présent figé, un simple état des lieux, ou nous propulser hors du temps ? La publication doit-elle soumettre à notre regard ce qui se dérobe après le temps éphémère d'une exposition ? En somme, que peut nous offrir de plus le livre s'il n'est pas « théâtre du rêve » (Alain Jugnon, *Folie et poésie,* Lignes, 2018) ?

Le visuel qui documente l'événement est prosaïque et ne s'avère qu'un plat copier-coller dont on sort quelque peu endormi.

Dans cette immense volonté de connecter « les réalités composites qui constituent l'univers de Françoise Sullivan » pour en faire un « lieu » autre que celui de l'exposition, je ne suis pas tout à fait de l'avis de Déry, à savoir qu'il faut renoncer à beaucoup de choses. J'ose penser qu'une mise en contexte historique et sociale – ici défaillante, au mieux insuffisante – même si elle n'est plus à faire, nous aurait permis de comprendre de manière plus satisfaisante les nombreux points de connexion de l'œuvre et de son apport à l'art conceptuel actuel. Comment « fau[drait]-il fermer les yeux un moment et essayer d'imaginer, entre les lignes du texte, l'ensemble des réalisations qui jalonnent la carrière de l'artiste » (Louise Déry) ?

Au premier abord, d'un point de vue purement visuel, le livre semble respecter les exigences de qualité auxquelles la galerie nous a habitués jusqu'alors. En effet, sa facture est sobre et élégante. La couverture, réunissant deux portraits, l'un d'un jeune garçon de la Renaissance et un autre capté à notre époque, a le don d'intriguer et offre de belles promesses. Les cinq parties du catalogue sont entrecoupées de photographies de l'interprétation par Françoise Sullivan de l'instruction chorégraphique de Paul-André Fortier *Empreintes*. Chaque pose diffuse dans l'ouvrage une touche poétique, éthérée, qui sort du cadre exclusivement expositionnel. Les reproductions de quelques pages des livres d'artiste *Danse dans la neige* et *Les saisons Sullivan* sont dotées d'une puissance tangible et bien que les photos ne soient pas parfaites, leurs lignes émeuvent et permettent de s'imprégner réellement du travail de l'artiste, d'être gagné par l'inventivité de sa démarche.

L'objet déçoit néanmoins. Le visuel qui documente l'événement est prosaïque et ne s'avère qu'un plat copier-coller dont on sort quelque peu endormi. Comment être soufflé par la liturgie verbale de la chorégraphie *Je parle*, quand le témoignage ne se réduit qu'à une poignée d'images qui n'évoque en rien « les yeux du loup » ou « le lion dans la lune » (extraits du poème de Françoise Sullivan *Je parle*). Au bout du compte, manquent le soupçon de magie, d'étrangeté maligne et le petit rien d'ironie qui permettraient de sentir l'énergie créatrice qui, comme les vagues de chaleur sur le bitume ardent, émane de ces trajectoires. Étant dédié à une signataire du Refus Global, dont la marche libératrice est si évocatrice, le tout demeure trop sage. S'il restait un espoir d'illuminations, il se trouverait dans les textes de l'artiste (pour la plupart inédits) qui auraient eu le pouvoir de tout racheter. Il n'en est rien. Inégaux, ils ne présentent pas tous le même intérêt. Seuls quelques textes trouvent leur chemin jusqu'à nous en faisant acte d'une façon singulière « de penser et de se penser dans l'art et par l'art ».

S'il demeure quelque chose de resplendissant dans ce livre, c'est la grâce et la force de Françoise Sullivan qui, du haut de ses quatre-vingt-douze ans, « se rend travailler tous les jours dans l'atelier ». Dommage que le travail mené appesantisse le fond de l'air et, sans nécessairement nous étouffer, nous prive du peu d'oxygène nécessaire pour danser et puis s'envoler.◆

☆☆

Louise Déry et Françoise Sullivan
Françoise Sullivan. Trajectoires resplendissantes
Montréal, Galerie de l'UQAM
2017, 240 p., 40 $